

LE FIGARO

MAGAZINE

PLEINS FEUX SUR LA BIENNALE



« Orange, red, yellow », huile sur toile de Mark Rothko, 1956.
Broche en platine, opale, diamants et émeraude de la maison Cartier.

PHOTO : KATEL RIOU
CARTIER 2008

Au Grand Palais Pleins feux sur la Biennale

Christian Deydier, président du Syndicat national des antiquaires et sinologue émérite, nous raconte par le menu les couleurs de cette 24^e Biennale. **PAR PAULINE SIMONS**

Aureus de Julia Domna, femme de Septime Sévère, frappé à Rome. Sabine Bourgey.



Lampadaire à 24 bras attribué à Josef Hoffmann, Vienne vers 1910. Galerie Bel Etage.

« **Orange, red, yellow** », huile sur toile de Mark Rothko, 1956. Galerie L & M Arts.



PHOTOS: D. R.

Le Figaro Magazine – Quel est le point fort de la Biennale de Paris par rapport à une foire concurrente comme celle de Maastricht ?

Christian Deydier - Notre point fort peut être considéré comme un point faible. La Biennale, comme son nom l'indique, a lieu tous les deux ans, et crée des rendez-vous qui semblent à certains marchands un peu lointains, tout en leur laissant le temps de trouver des objets exceptionnels. Quand, au sein du Syndicat, nous avons émis l'idée d'annualiser la manifestation, nous avons senti quelques réticences, venant notamment des professionnels du meuble qui peinent à sortir les objets des collections. Dans le domaine du tableau, le roulement est plus rapide. Le modèle de la Biennale, qui associe luxe, qualité et art de vivre, n'existe nulle part ailleurs : la mise en scène des stands, le mariage de l'anti-

quité, de la joaillerie et de la gastronomie – nous invitons 10 chefs étoilés –, le dîner de gala, dont la recette est versée à la Fondation Hôpitaux de Paris présidée par Mme Chirac, et le décor lui-même contribuent à recréer l'excellence française.

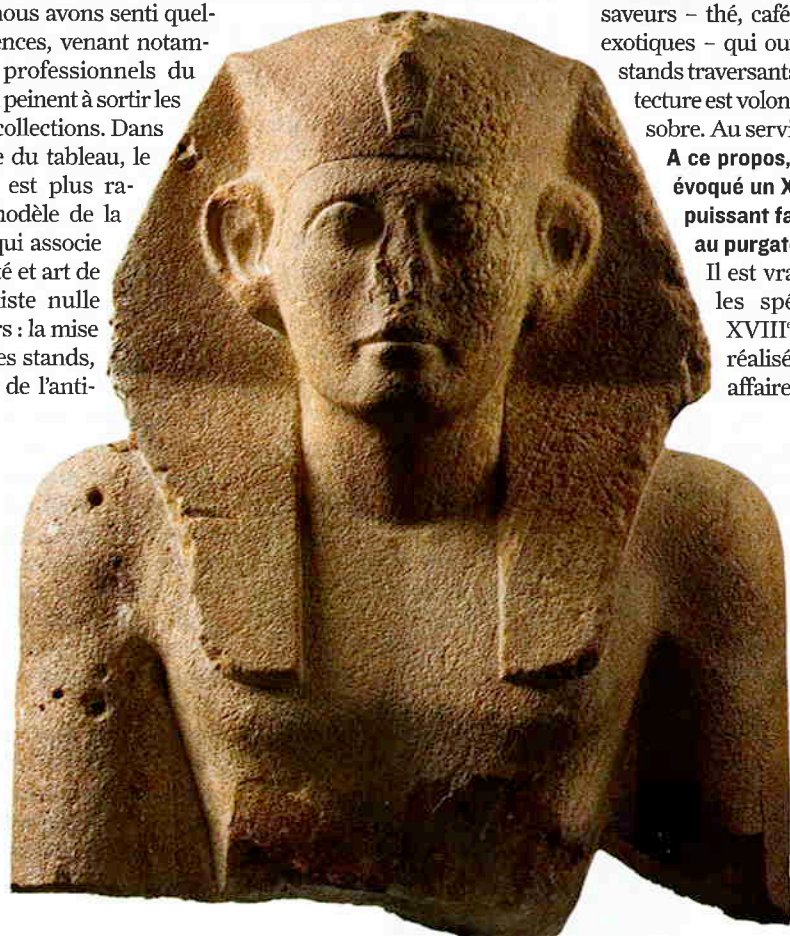
En 2006, vous aviez confié la mise en scène de la Biennale à François-Joseph Graf. Cette année, vous avez misé sur un décor plus éphémère...

Et, pour une fois, il fait l'unanimité. Les marchands vivront durant treize jours dans un nid de ver-

sure. A cause des contraintes de sécurité du Grand Palais, nous avons un périmètre d'exposition restreint, cerné de zones interdites et disgracieuses. Nous avons donc aménagé ces espaces en jardins : jardin japonais, sous-bois, roseraie, parterre méditerranéen. Et planté à tour de bras près de 3 000 arbres et plantes dans 20 tonnes de terre. Nous avons aussi revu le plan général de la Biennale, qui, lors de la précédente édition, manquait de lisibilité, nous avons multiplié les aires de repos, créé quatre zones de saveurs – thé, café, cacao, fruits exotiques – qui ouvrent sur des stands traversants, dont l'architecture est volontairement très sobre. Au service des objets.

A ce propos, on a souvent évoqué un XX^e siècle tout puissant face à un XVIII^e au purgatoire ?

Il est vrai qu'en 2006, les spécialistes du XVIII^e n'avaient pas réalisé d'excellentes affaires. Mais je suis



« **Sésostris III** », sculpture en quartzite, XII^e dynastie, 1900 avant J.-C. Galerie Deydier.



Broche en platine, opale, diamants et émeraudes de la maison Cartier.



Ouvrage illustré, annoté et enluminé par Picasso. Exemple de Paul Eluard, 1940. Librairie Jean-Claude Vrain.



Vase en terre vernissée d'une suite de quatre par Gaudí, époque moderniste catalane. Galerie Lefebvre.



« **Les Joueurs de morra** », huile sur toile inédite de Pietro Ricchi, XVII^e. Galerie Canesso.

persuadé, contrairement à la rumeur, que ce n'est pas une question de mode. Dans ce domaine, plus encore que dans d'autres, les collectionneurs attendent aujourd'hui des pièces d'exception avec une histoire, une provenance, et ne regardent plus le mobilier dit « bourgeois ». Nous nous sommes beaucoup concertés à ce sujet, et, cette année, les antiquaires ont mis la barre très haut. **On reproche aussi à la Biennale une identité très franco-française, puisque seul un tiers des exposants sont étrangers.**

Il ne faut pas oublier que la Biennale est le joyau d'un syndicat. Avec sa lumière et ses zones d'ombres. Nous avons à la fois le pouvoir d'investir des sommes importantes sans grand souci de rentabilité, et de miser, comme je vous l'ai dit, sur le luxe et l'exception. Mais cela reste un investissement très lourd pour le syndicat comme pour les marchands. Et cela peut décourager les étrangers. Si j'étais homme d'affaires, je gère-

rais les choses différemment.

Quand vous avez repris la Biennale il y a six ans, vous aviez évoqué une ouverture sur l'art contemporain ?

Qui dit ouverture dit espace. Aujourd'hui, le Grand Palais ne dispose que de 4 300 m² d'exposition, et peut-être 5 000 m² en 2010. Rien à voir avec les 28 000 m² de la Foire de Bâle. Nous ne souhaitons pas entrer en concurrence avec ce type de manifestation et préférons le prestige au développement. Dans l'édition précédente, s'était glissé un petit Puppy de Jeff Koons ; cette année seront exposées des photos des années 80, mais cela reste une exception.

Le cours du dollar a donné une certaine frilosité aux collectionneurs américains. Un facteur pénalisant ? Heureusement, ils n'ont pas tous disparu. L'homme d'affaires Henry Kravis est toujours très actif au sein de la Biennale. Nous

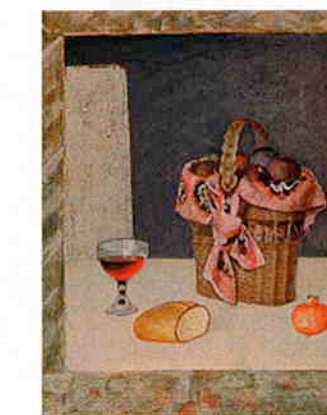
comptons bien évidemment sur la réactivité des collectionneurs européens, mais aussi sur les spécialistes des pays arabes qui peu à peu peuplent leurs musées : celui du Qatar et le Louvre d'Abu Dhabi. Certains exposants implantés depuis quelques années en Russie devraient aussi attirer quelques oligarques.

Vous présentez sur votre stand une pièce égyptienne. Souhaitez-vous vous ouvrir à d'autres civilisations ? J'ai toujours été passionné par l'Égypte, grâce à mon grand-père qui était éditeur orientaliste. Et puis je suis de la génération Tintin ! J'aurais aimé exposer une belle statue des Wei du Nord mais je n'en ai pas trouvée. La statue de Sésostris III est un bel accident et je me suis fait plaisir. **Nombre de pièces exposées dépassent le million d'euros. L'une des pièces les plus chères de la Biennale ?**

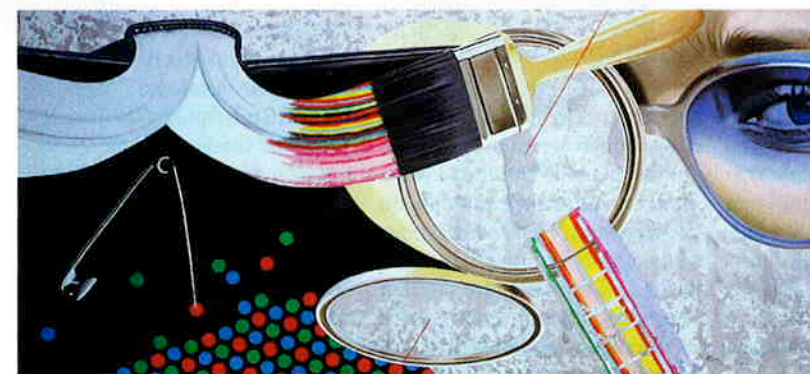
Le Rothko de 1956 présenté à 45 M\$ par la Galerie L & M Arts de New York. ■



Meuble à hauteur d'appui en bois noir ébônisé et marqueterie estampillé C.-G. Diehl, XIX^e. Galerie Chadelaud.



« **Nature morte** », huile sur panneau de Balthus, 1983, signée et dédicacée. Galerie Krugier.



« **Screen Test** », huile et peinture métallisée sur toile de James Rosenquist, 1978. Galerie Lansberg.



Table en bronze d'époque Louis XVI provenant des collections du duc de Morny. Galerie Kraemer.